

Adaptée par Françoise Rachmuhl

LA LÉGENDE DE TRISTAN ET YSEUT



Extrait de la publication

Adaptée par Françoise Rachmuhl

LA LÉGENDE DE TRISTAN ET YSEUT

Le roi Marc de Cornouailles a décidé de prendre pour épouse la belle Yseut. Il charge son neveu, le chevalier Tristan, d'aller la trouver en Irlande. Après avoir affronté un terrible dragon, Tristan ramène la belle à son seigneur. Sur le bateau, les deux jeunes gens boivent par erreur un philtre d'amour : ils sont désormais condamnés à s'aimer à tout jamais...

« En conduisant la nouvelle reine sur son bateau, Tristan ignorait que cette femme était l'image de son destin et qu'elle transformerait sa vie en une suite de délices et d'infinis tourments. »

Flammarion jeunesse

DÈS 12 ANS

ILLUSTRATION : Fred SOCHARD

LA LÉGENDE DE TRISTAN ET YSEUT

© Flammarion pour le texte et les illustrations, 2007
© Flammarion pour la présente édition, 2010
87, quai Panhard-et-Levassor – 75647 Paris Cedex 13
ISBN : 978-2-0813-0274-7

Adapté par FRANÇOISE RACHMUHL

LA LÉGENDE DE TRISTAN ET YSEUT

D'après les manuscrits des XII^e et XIII^e siècles.

Illustrations de Frédéric Sochard

Flammarion Jeunesse

Extrait de la publication

AVANT-PROPOS



La belle histoire d'amour de Tristan et Yseut rayonne à travers les âges. Du *XII^e* siècle à la Renaissance, son succès ne s'est jamais démenti, comme le prouvent les innombrables représentations des héros – vitraux, coupes, bibelots, enluminures –, l'engouement pour leur nom – un fils de Saint-Louis n'est-il pas surnommé Tristan ? – et surtout les multiples versions de l'œuvre, élaborées dans de nombreux pays d'Europe. Elle est connue des clercs comme du peuple, lue dans les cours et récitée par les jongleurs.

Ensuite, comme toutes les œuvres du Moyen Âge, elle connaît l'oubli à l'époque classique. Les Romantiques la redécouvrent au *XIX^e* siècle. C'est alors que la légende devient un mythe, celui de la passion invincible, plus forte que tous les obstacles, de l'amour indissolublement lié à la mort. Dès 1859, Wagner l'utilise, en la déformant, dans son opéra, *Tristan und*

Isolde. *Les érudits recherchent les manuscrits, en publient des adaptations, dont la meilleure est celle de Joseph Bédier, en 1900, qui rend l'œuvre accessible aux lecteurs du xx^e siècle.*

Aujourd'hui encore, des films s'en inspirent ; pour n'en citer que deux : L'Éternel Retour, de Jean Cocteau, en 1943, et en 1981, La Femme d'à côté, de François Truffaut.

Les manuscrits

Les manuscrits qui nous sont parvenus sont presque tous tronqués. Le plus ancien, celui de Thomas, sans doute un clerc anglo-normand, date de 1170-1173 ; celui de Béroul, de 1181, appartient probablement à un jongleur qui s'adressait à un public populaire. Aucun des deux n'offre une version complète de l'histoire.

On pense que tous deux ont utilisé une version plus ancienne dont on n'a pas retrouvé la trace.

Marie de France s'est probablement inspirée de celle-ci dans Le Lai du chèvrefeuille. Deux autres manuscrits, l'un recueilli à Oxford, l'autre à Berne, racontent « La Folie de Tristan » et contiennent un précieux résumé des épisodes précédents.

Tous ces textes du xii^e siècle, écrits en vers de huit syllabes, sont incomplets. Heureusement, un auteur allemand de la fin de ce siècle, Eilhart d'Oberg, a

rédigé un récit intégral, beaucoup plus sobre, mais offrant des détails sur l'enfance de Tristan.

Au XIII^e siècle, Gottfried de Strasbourg commence en allemand sa propre version, savoureuse et détaillée, déjà empreinte de l'esprit de la Renaissance – inachevée, elle aussi.

La Saga de Tristram et d'Isönd, de Frère Robert, écrite en islandais, date de 1226. À cette époque, les premiers récits en prose insèrent l'histoire des amants dans le cadre des romans de la Table ronde.

Au XIV^e siècle, Sire Tristrem, composé en anglais, est encore en vers, mais la plupart des manuscrits sont en prose et, pour être au goût du jour, font de Tristan un seigneur à la cour du roi Arthur. Ils se multiplient et c'est dans l'un d'entre eux – le manuscrit fr 103, de 1470, se trouvant à la bibliothèque de Blois – que sont puisés certains détails de cette adaptation.

L'origine

On a beaucoup réfléchi sur l'origine de la légende. Par certains côtés, elle appartient au monde des Celtes, ces conquérants qui imposèrent, dans les premiers siècles de notre ère, leur civilisation aux peuples de l'Europe du Nord et de l'Ouest. En effet, le roman se déroule en Cornouailles et en Bretagne française, toutes deux terres celtiques. Yseut est irlandaise, Tristan écossais – à moins qu'il ne soit né

au pays de Léon, en Bretagne, son pays, le Loenois, étant mal identifié. Par sa forte personnalité, Yseut, intelligente et habile, ressemble aux femmes celtes des légendes. On a d'ailleurs pu trouver une parenté évidente entre notre roman et un récit celtique du x^e siècle, La Fuite de Diarmaid et de Grainne.

On a pu découvrir aussi des ressemblances entre la légende de Tristan et d'Yseut et les récits mythologiques de l'Antiquité : si le Morholt fait songer au Minotaure, l'épisode de Husdent qui reconnaît son maître rappelle celui du chien d'Ulysse à Ithaque, et le symbolisme de la voile, blanche ou noire, est le même que dans l'histoire de Thésée.

L'influence courtoise est moins évidente, surtout dans les textes les plus anciens. Sans doute la dame joue-t-elle dans le roman un rôle primordial, mais l'amour qu'elle inspire au héros n'est pas du même ordre que dans les poésies courtoises. Il s'agit ici d'une passion brûlante, dans son aspect le plus réaliste, et non d'un doux sentiment, servant de prétexte à des vers charmants. Il y a dans les premiers manuscrits de Tristan et Yseut une rudesse, une violence, une cruauté parfois, éloignées de l'esprit courtois.

L'intérêt du roman

Si le début du roman rappelle les récits héroïques chers aux hommes du Moyen Âge – éducation d'un

chevalier ; premiers exploits ; mise en valeur de l'idéal chevaleresque – , dès qu'Yseut et Tristan ont bu le philtre fatal, l'intérêt du lecteur se déplace. Désormais l'histoire d'amour passe au premier plan.

À cause de cet amour, Tristan renonce à tout ce qui constituait sa vie : son héritage, sa fortune, sa place à la cour du roi Marc, l'affection de celui-ci. Il ne peut plus se manifester que déguisé : ménestrel, marchand, pèlerin, lépreux, fou. Il s'invente d'autres vies, d'autres noms, comme Renart auquel il fait parfois songer. Parfait comédien, beau parleur, habile musicien, il se sert de la parole ou du chant pour parvenir à ses fins.

Le langage, dans cette histoire, tient un rôle capital ; et les deux Yseut ne sont pas en reste. Parce qu'elle joue sur les mots, la reine peut protester de son innocence, lorsqu'elle doit prêter serment à la Blanche Lande. Quant à Yseut aux Blanches Mains, il lui suffit de répondre à Tristan : « noire » au lieu de « blanche », pour provoquer la mort de celui-ci.

L'importance accordée au langage est l'un des traits distinctifs de l'œuvre ; il en est d'autres qui expliquent l'intérêt qu'elle offre au lecteur d'aujourd'hui. Outre l'évocation précise et savoureuse de la vie féodale, on apprécie l'aspect subversif du roman à l'encontre de la société médiévale. La force de leur amour et l'impossibilité pour eux d'y renoncer font de Tristan et Yseut des exclus, en réaction contre des

lois contraignantes qu'ils transgressent. Déjà, par sa naissance illégitime, Tristan apparaît comme un marginal ; en Cornouailles, Yseut est une étrangère, sans parent pour la défendre : de là, entre eux, une connivence évidente.

Sans doute le roman de Tristan et Yseut est-il d'abord une belle histoire d'amour ; mais, en le lisant avec attention, on peut découvrir encore bien d'autres raisons de l'apprécier.

L'adaptation

Adapter une œuvre d'une telle richesse, d'une telle poésie, sans l'affadir, faire vivre de tels personnages, dans toute leur complexité, n'a pas été facile. Il a fallu puiser à des sources diverses, puisque aucun manuscrit n'est complet, respecter les textes d'origine, se garder d'inventer, conserver la couleur et le ton de chaque épisode, puis, en partant de textes variés, donner unité et cohérence au récit.

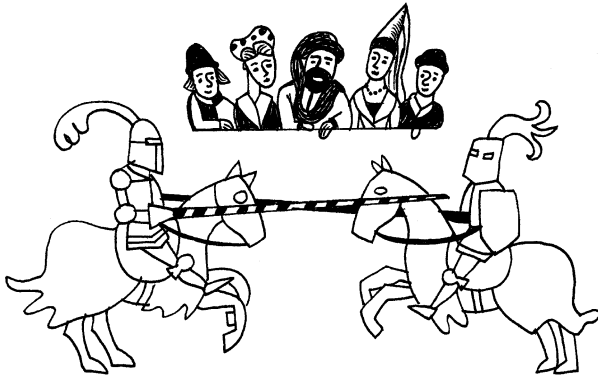
Chaque fois que je l'ai pu, j'ai suivi Bérout, dont la vivacité, le réalisme, l'aspect comique aussi m'ont enchantée. J'ai cependant bien souvent dû faire appel à d'autres manuscrits, mais j'ai gardé, comme lui, tout au long du texte, l'habitude, en tant que conteur, de m'adresser aux lecteurs comme à un auditoire, en faisant des commentaires sur l'action passée ou à venir, et j'ai maintenu, dans le cours du récit, aux

moments dramatiques, la présence du peuple, qui rappelle le rôle du chœur dans le théâtre antique.

Pour rendre le dynamisme et la vigueur de l'œuvre, afin que le récit soit plus compréhensible, j'ai été amenée à condenser certains passages, et surtout certains discours – la rhétorique moyenâgeuse n'est guère appréciée de nos jours. J'ai simplifié le cadre géographique en évitant de multiplier les lieux différents et, dans le même esprit, supprimé quelques personnages secondaires. Ces remaniements représentent peu de chose et je serai contente si, à partir d'une mosaïque de textes, d'époques et de portées différentes, j'ai réussi à intéresser et à émouvoir les jeunes lecteurs d'aujourd'hui.

Françoise Rachmuhl

1. LA NAISSANCE DE TRISTAN



Au temps où le roi Marc régnait en Cornouailles, vivait dans le pays de Loenois un chevalier nommé Rivalin. Il était jeune, beau et vaillant ; il ne refusait jamais le combat ; au contraire, il s'y précipitait avec fougue. Grâce à sa bravoure, il avait conquis de grands territoires et savait se montrer généreux avec ses vassaux¹.

Le duc Morgan lui ayant causé du tort, Rivalin l'attaqua, dévasta ses terres, brûla ses villes et mit le siège devant la forteresse où s'était réfugié son ennemi. Le duc fut forcé d'accepter les conditions

1. Nobles qui doivent servir leur seigneur, ou suzerain ; en échange celui-ci leur accorde un fief.

posées par Rivalin : les deux hommes convinrent d'une trêve d'un an, et les pauvres gens, qui souffraient tant des luttes de leurs seigneurs, purent recommencer à cultiver leurs champs.

Rivalin décida alors de partir pour la Cornouailles, car la renommée du jeune roi Marc était grande, sa cour brillante ; le chevalier du Loenois souhaitait y demeurer quelque temps, pour perfectionner ses manières et mettre à l'épreuve son courage, dans les joutes¹ et dans les tournois. Après avoir confié son domaine à son maréchal, Roald le Fidèle, Rivalin s'embarqua avec vingt de ses chevaliers. Ils parvinrent sans encombre à Tintagel, la capitale où le roi Marc tenait sa cour.

Le roi les accueillit avec courtoisie, et bientôt Rivalin fut connu et estimé de tous les nobles de Cornouailles. Marc alors décida de donner une grande fête en son honneur. Il convoqua tous les seigneurs de son royaume, avec leurs épouses, leurs fils et leurs filles.

C'était le printemps. Dans un vaste pré vert émaillé de fleurettes, à l'ombre des arbres, étaient dressées des tentes aux couleurs vives, toutes brodées d'or, et les invités, magnifiquement vêtus, se promenaient par groupes et s'arrêtaient parfois, pour converser,

1. Combats singuliers à la lance, à cheval, à la différence des tournois où plusieurs chevaliers s'affrontent.

regarder les danses ou les joutes. Puis vint l'heure du banquet, ensuite celle du tournoi. Les chevaliers et les jeunes hommes nouvellement adoubés¹ revêtirent leur armure, baissèrent la visière de leur heaume² et lancèrent leur cheval au galop, pour se précipiter les uns contre les autres dans toute l'ardeur de leur jeunesse. Chacun portait ses propres couleurs, afin de pouvoir être distingué dans la mêlée, car chacun espérait par ses exploits conquérir le cœur de sa dame.

Les femmes et les jeunes filles s'étaient assises dans l'herbe pour assister au tournoi et, parmi elles, les dominant de sa beauté et de sa grâce, se trouvait Blanchefleur, la sœur du roi. Les chevaliers s'affrontaient durement devant elle, mais elle n'avait d'yeux que pour celui qui les surpassait tous, par son habileté et sa hardiesse, Rivalin.

Déjà dans le cœur de la jeune fille s'agitait un sentiment inconnu d'elle, qui lui faisait en même temps plaisir et peine. Si bien qu'à la fin du tournoi, quand Rivalin vint la saluer, elle répondit : « Dieu vous bénisse, bon chevalier, si, au mal que vous m'avez fait, vous savez porter remède ! »

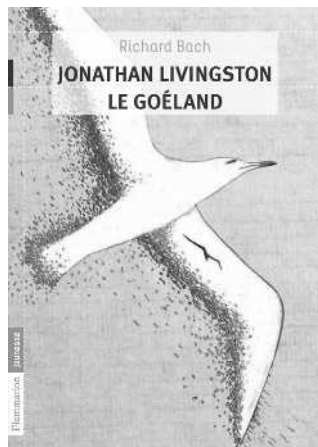
D'abord Rivalin trouva obscures ces paroles, mais bientôt, troublé par le même sentiment, il comprit

1. C'est-à-dire armés chevaliers au cours de la cérémonie de l'adoubement.

2. Grand casque enveloppant tête et visage.

Jonathan Livingston le goéland

Richard Bach



Jonathan Livingston n'est pas un goéland comme les autres. Sa seule passion, c'est de voler toujours plus vite, toujours plus haut. Incompris des autres goélands, il est chassé du clan. Il poursuit, solitaire, sa quête de liberté. Sera-t-il condamné à vivre son rêve seul ?

« Il remarqua qu'aux vitesses extrêmes plusieurs plumes dressées simultanément le faisait tourner comme une balle de fusil... Jonathan venait de réussir la première acrobatie aérienne de toute l'histoire terrestre des goélands. »

Flammarion jeunesse

Dépôt légal : septembre 2010
N° d'édition : L.01EJEN000490.C002
Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications destinées à la jeunesse